

Article publié dans



du 20 décembre 2007 au 2 janvier 2008  
(Dossier spécial de 80 pages « La grande histoire des juifs »)

## Être séfarade ou pas

par Esther Benbassa\*

**Universitaire, spécialiste de l'histoire du judaïsme, Esther Benbassa souligne la spécificité des juifs d'origine ibérique. Et en témoigne.**

**L**e film *La vérité si je mens!* a fait entrer le séfarade de plain-pied dans le paysage français. Hâbleur au grand cœur, débrouillard, frimeur, bon fils: ainsi est ébauché son portrait, hâtif mais sympathique. Sa version féminine a été immortalisée par la comédie *Comme t'y es belle!*, de Lisa Azuelos. Ces films campent en même temps ces juifs venus d'ailleurs, parfaitement intégrés à la France, pour la plupart naturalisés français depuis 1870 par la grâce du décret Crémieux, mais qui n'ont pas abdiqué leurs origines méditerranéennes, et encore moins leur judéité.

### La judéité espagnole: un âge d'or

Qui est «séfarade»? Le mot, en hébreu, désigne l'Espagne. Les juifs s'y trouvaient déjà à l'époque romaine, avant même que la destruction de la Judée par Titus et l'échec de la révolte juive en Palestine, en 135, n'y amènent leur lot d'exilés. Pour autant, tous les séfarades sont-ils d'origine espagnole?

La longue présence juive dans la péninsule Ibérique est souvent qualifiée d'«âge d'or», tant la production intellectuelle, notamment philosophique ou artistique, de cette époque devait marquer le monde juif dans son ensemble. Dès le xive siècle, les pogroms qui éclatent en Espagne provoquent des conversions forcées ou volontaires, donnant naissance aux marranes, ces nouveaux chrétiens professant secrètement le judaïsme. 1492 sonne le glas de la judaïcité espagnole. Ceux qui partent le font pour ne pas apostasier et se dirigent massivement vers l'Empire ottoman, gardant la mémoire d'une coexistence plutôt favorable sous l'islam en terre ibérique. Plus tard, ce sont les convertis aspirant à retourner à la religion de leurs ancêtres qui quittent la Péninsule pour le nord de l'Europe et la France du Sud-Ouest.

Pour ceux qui s'installent en Afrique du Nord, les choses suivront un autre cours. Ces juifs d'origine ibérique, fiers d'une culture valorisée, ne se mêlent pas, d'abord, aux communautés implantées là depuis la nuit des temps. Mais, leur faible nombre aidant, la plupart finissent par perdre leur spécificité hispano-portugaise. Comment savoir, plus tard, qui est ou n'est pas

d'origine ibérique? Les patronymes peuvent servir de repères. Reste que la langue espagnole du Moyen Age ne se pratique plus que dans une infime partie du Maroc, où elle porte le nom de haketiya, et que c'est surtout dans l'Empire ottoman que les juifs ibériques continuent à parler, à chanter, à manger espagnol. Décimés pendant la Seconde Guerre mondiale, et le reste dispersé ensuite en Israël, ils ne sont plus que l'ombre d'un passé glorieux. Séfarade est donc celui dont l'origine remonte à la péninsule Ibérique. Mais aujourd'hui on tend, un peu abusivement, à appeler ainsi tous ceux qui ne sont pas ashkénazes.

Le judaïsme français est, de nos jours, majoritairement «séfarade», avec une population principalement venue du Maghreb et d'Égypte. Cette immigration (environ 250 000 personnes) commence dès les années 1950, avec la décolonisation et la naissance des États-nations dans ces régions, et manifeste surtout la détérioration de la condition juive en terre d'islam à la suite de la fondation de l'État d'Israël. Perçus par les ashkénazes avec un peu de condescendance, ils changent toutefois la physionomie d'un judaïsme sorti exsangue de la guerre et y réintroduisent tradition et pratique soutenues. Leur réussite rapide en France, aussi bien économiquement que dans la vie intellectuelle et artistique, est exemplaire.

### **Les ashkénazes les qualifiaient de «Noirs»**

Quant à la juive d'origine ibérique que je suis, née en Turquie, elle se plaît à sourire lorsqu'elle pense au qualificatif de *Shwartse* (Noirs), par lequel les ashkénazes ont longtemps désigné les juifs maghrébins. Chez nous, toutefois, on ne faisait pas mieux. Drapées dans leur mythe d'aristocrates, nos familles voyaient d'un mauvais œil le mariage avec un ashkénaze. Mais il y avait pis: l'union avec un séfarade du Maghreb, qui induisait un deuil familial. Ainsi va la supériorité (imaginée) des uns et des autres, y compris chez les juifs...

\* *Directrice d'études à l'École pratique des hautes études. Vient de publier, avec Jean-Christophe Attias, Des cultures et des dieux. Repères pour une transmission du fait religieux (Fayard) et Petite Histoire du judaïsme (Librio).*